

ENTRE

N°01 - 2013
Automne – Hiver
ENTRE LIVRE ET
MAGAZINE

Passez à l'heure belge !

« Regarde de tous tes yeux, regarde »
Jules Verne, Michel Strogoff

Le premier mook belge entre livre et magazine

C'est un pari osé par les temps qui courent. Ces dernières années, le rythme de l'information s'est fait toujours plus vertigineux avec l'apparition de la presse en ligne, des réseaux sociaux et du micro-blogging. Ces nouveaux médias ont participé à installer une frénésie telle que le lecteur a de plus en plus le sentiment d'être moins informé alors que jamais de toute l'histoire humaine autant d'information ne s'est échangée.

C'est dans ce paysage médiatique en plein chamboulement que nous lançons 24h01 (vingt-quatre heures une). Une nouvelle revue qui manquait jusqu'ici dans le paysage de la presse belge et qui veut ralentir le rythme, rouvrir calmement les yeux sur le monde, se donner le temps, s'offrir de l'espace. Et par là aider le lecteur à reprendre son souffle.

Une nouvelle revue fortement teintée d'humeur belge, ne comprenant pas de publicité, accueillant différentes formes d'expression avec le souci d'offrir au lecteur un autre regard sur le monde.

C'est quoi un Mook ?

Pour avoir sa part d'originalité, 24h01 puise sa source d'inspiration dans plusieurs projets éditoriaux contemporains. La première référence qui nous vient en tête est évidemment la revue française XXI, mais ce n'est pas la seule. De nombreuses autres revues de ce type existent aujourd'hui en France et ailleurs dans le monde qui se revendiquent du slow journalisme.

Ces références ont à nos yeux une quête commune : décrire le monde en prenant le temps de raconter la multitude d'aventures humaines qui l'anime, sans en négliger les contradictions, mais tout en cherchant à souligner les raisons d'espérer. Mook, entre M...agazine et b...OOK.

Un regard résolument belge, diverses formes d'expression

Sa part d'originalité, nous voulons la tenir d'un certain caractère belge, en des temps et des volontés centrifuges qui voudraient mettre à mal cette identité. Or nous y tenons, nous, à ce petit pays dans le monde, multilingue, traversé d'influences et de cultures multiples.

Les reportages qui jalonnent la revue traitent de sujets de chez nous - et ils sont innombrables -, mais aussi d'autres endroits de la surface du globe avec des points d'attention dont le but est de nous interpeller, nous questionner sur nous-mêmes et sur l'altérité. La vocation de 24h01 est aussi d'être généraliste, à l'écoute de mouvements sociaux, sociétaux, économiques, culturels ou d'opinions qui caractérisent notre époque.

Autre élément majeur de notre projet : 24h01 ne privilégie pas une forme de journalisme sur une autre, elle fait la part belle au regard d'auteur. La revue s'ouvre donc aux enquêtes au long cours mais aussi aux chroniques, aux reportages graphiques ou photographiques. Nous voulons lutter contre l'uniformité, la morosité en proposant une publication où la créativité a toute sa place. Le point de vue d'illustrateurs, en appui des textes, est une richesse supplémentaire et fait partie intégrante de notre ligne éditoriale.

Indépendance et esprit critique

Sans parti pris, 24h01 est une véritable tribune, une plate-forme éditoriale qui veut donner à ses auteurs, graphistes, photographes, illustrateurs la liberté de ton indispensable à un journalisme d'auteur. 24h01 n'est donc pas financé par la publicité car nous pensons que l'indépendance et l'esprit critique sont les fondements même du journalisme.

Par ailleurs, la revue n'exclura pas le point de vue et la capacité d'indignation qui sont moteurs de changement mais se refusera à toute opinion de nature partisane car nous voulons laisser au lecteur l'espace nécessaire pour fonder sa propre opinion, et non le prendre en otage.

Une démarche participative

Pour le premier numéro, les auteurs, illustrateurs, photographes et autres ensembliers de la revue ont travaillé de manière bénévole. Tout comme l'imprimeur *MacFly* qui nous a offert l'impression des 1 000 premiers exemplaires en soutien à notre projet. Tous ont participé pour démontrer qu'une telle formule a toute sa raison d'être dans le paysage médiatique belge.

La campagne de crowdfunding (ou financement participatif) lancée au printemps 2013 via le site www.kisskissbankbank.com, nous a permis de mesurer l'intérêt et l'envie du public. Espérant récolter 7 000 euros pour financer le lancement de la revue, nous avons atteint nos objectifs et les avons même largement dépassés. En effet, les crowdfunders se sont montrés généreux en nous faisant atteindre la barre des 10 000 euros récoltés, ce qui nous incite à penser qu'une véritable attente à l'égard d'une telle revue existe. La parution de ce premier numéro de 24h01 est déjà, à ce titre, un véritable succès. Nous poursuivrons cette utilisation des médias sociaux pour nous faire connaître et partager.

Et la suite ?

Rien ne nous assure encore la pérennité de 24h01, si ce n'est notre détermination à poursuivre cette aventure et l'envie de créer ce support de presse qui nous faisait jusqu'ici rêver. La suite dépendra de l'engouement que nous réussirons à générer autour de 24h01. Et c'est avant tout le public qui nous montrera si nous avons eu raison de faire ce pari et si nous pouvons espérer le rendre durable.

À la manière de Diderot pour son Encyclopédie, 24h01 fait donc appel à une souscription pour assurer la parution des deux prochains numéros, prévus pour 2014. Nous travaillons déjà sur le contenu du prochain avec toute l'équipe et les propositions de sujet foisonnent.

Avec les fonds récoltés, le soutien de la Communauté française, le produit des ventes

de ce premier numéro, nous souhaitons que le numéro deux ne soit plus basé sur le bénévolat, mais sur une rétribution équitable des auteurs, des illustrateurs et autres contributeurs qui vivent de leurs productions, tout en laissant la porte ouverte aux collaborations sans contrepartie financière, en faisant notamment place aux contributions des étudiants de l'École de journalisme de l'UCL et aux humeurs citoyennes de nos lecteurs.

On reste ensemble

24h01 a choisi le papier, l'objet que l'on garde, avec l'idée que l'on puisse s'y plonger, en sortir, y revenir comme des bains de mer à la faveur d'un été, plutôt que l'immatériel, que l'on consomme et que l'on jette dans la corbeille ou qui se perd dans les mémoires d'un disque dur.

Pourtant, à l'heure du numérique et de l'hyper connectivité, une présence sur Internet est incontournable, par l'intermédiaire du site www.24h01.be mais aussi des réseaux sociaux, afin de créer cette communauté autour de notre projet.

Sur le site, le lecteur pourra non seulement commander le numéro en cours ou participer à la souscription, mais aussi retrouver les sommaires des articles et, à terme, bénéficier des liens externes pour visualiser davantage d'œuvres d'un artiste ou se documenter sur un sujet traité.

Il pourra également, en tant que membre, participer à des débats d'idées sur un sujet précis et proposer des sujets qu'il souhaiterait voir traité par les auteurs. Une large place est laissée au dialogue.

Le Lancement

La nuit du 26 au 27 octobre 2013, nous avons tous gagné une heure de sommeil. Symboliquement, la semaine du changement d'heure nous semblait tout indiquée pour dévoiler 24h01 et faire découvrir la revue au grand public, en profitant de cette heure supplémentaire pour prendre du temps pour soi, pour arrêter de courir et se plonger dans... 24h01.

Cette soirée s'est déroulée au Wiels, lieu symbolique d'une certaine rencontre entre le passé bruxellois et l'art contemporain le plus pointu.

Le 23 octobre, a été aussi la date officielle du lancement de la distribution de la revue en librairie et autres points de vente. Là encore, nous avons fait appel à l'équipe et c'est au travers de contacts individualisés avec des libraires curieux, étonnés et désireux de soutenir notre démarche que la distribution s'est organisée.

L'exemplaire est vendu au prix de 17,5 euros.

En vente dans les meilleures librairies, dont la liste est disponible sur le site internet www.24h01.be.

Le site internet est également la voie toute tracée pour obtenir son numéro ou pour souscrire, via la possibilité d'achat en ligne.

La Fondation Abeo soutient le journalisme d'auteur

Forte de son désir de mettre en valeur le journalisme d'auteur, la Fondation Abeo soutient financièrement et institutionnellement le lancement de 24h01. Elle a mobilisé et coordonné les énergies des contributeurs qui ont la volonté de contribuer à un journalisme

de qualité. Chacun a offert vocation, talent, créativité et esprit citoyen.

Les statuts de la Fondation Abeo garantissent que le projet 24h01 restera non-lucratif ; la rémunération équitable des auteurs, illustrateurs et photographes constitue le principal objectif financier poursuivi.

Renseignements pratiques :

La revue est disponible dans les bonnes librairies depuis le 23 octobre.

Pour connaître la liste de ces librairies ou pour commander 24h01 via le net : www.24h01.be

Pour des demandes d'interview ou d'informations complémentaires :

- Nathalie Cobbaut - Rédactrice en chef
0495 87 91 48 – ncobbaut@24h01.be
- Olivier Hauglustaine - Directeur de publication
0479 23 64 84 – ohauglustaine@24h01.be
- Julie Simon - Secrétaire de rédaction
0474 36 40 20 – jsimon@24h01.be

PASSEZ À L'HEURE BELGE !

24h01

www.24h01.be



Extraits

4

SOMMAIRE

- 6
D'ailleurs
Dieu, sexe et dentelle
- 12
Artitude
Monk & The Inked Project
- 16
Un autre rapport aux biens
**L'obsolescence programmée :
bientôt obsolète ?**
- 21
Non Sense
**Il était une fois cette nuit
que j'ai rêvé que j'étais
à la mer du Nord**
- 24
Reportage Photo
Bruxelles by night
- 34
D'ici
J'haine la pub
- 40
D'ici et D'ailleurs
**Bruxelles-Athènes : itinéraire d'une
génération « perdue »**
- 46
D'ici
**Anthropologie du
quotidien, sur le fil**

DOSSIER

Hors Cadre



55

MURAT KAPLAN, le passe-muraille

Par Nicolas André



68

RÉFLEXIONS en Mittal mineur

Par Damien Roulette



78

ALBERT, bûcheron à Tintange

Par Isaline Greindl
Photos Pierre Poivre

94

LES MARCHANDS DE SOMMEIL, en toute impunité?

Par Nathalie Cobbaut

105
Humeurs citoyennes
Topinambours et politique

110
D'ailleurs
Portraits de Gaza, paroles de là-bas

120
Planète Terre
Gaz opera

124
Reportage BD
Il pleut

141
D'ailleurs
Jeunesse chinoise cherche ses rêves

152
Portfolio
Visages d'outsiders

174
D'ici
**David Van Reybrouck -
Portrait d'un inconnu accroupi
dans la neige**

184
Mode d'emploi
Culture.net

188
U-Chronique
L'âge du fer

194
Nos contributeurs

Non Sense Mode d'emploi Artitude ... et bien d'autres



REPÉREZ-VOUS

—
AU FIL DES RUBRIQUES

ALLEZ PLUS LOIN

—
3 RÉFÉRENCES POUR EN
SAVOIR PLUS

**+3+
PLUS**

WWW.24H01.BE

—
ACCÉDEZ
DIRECTEMENT À NOTRE SITE



DÉCOUVREZ

—
NOS TALENTUEUX
ILLUSTRATEURS

**Des reportages
hauts en couleur !**



Valentine Gallardo / Fanny Dreyer / Dans le ciel tout va bien /

Anthropologie du quotidien, sur le fil



« Sire, il n'y a pas de Belges, mais des Wallons et des Flamands », écrivait Jules Destrée au roi Albert Ier, il y a cent ans. À l'heure où le nationalisme flamand semble plus conquérant et efficace que jamais, la Belgique offre un peu facilement une image de division. Mais qu'en est-il concrètement, sur le terrain, quand on regarde par le petit bout de la lunette ? Qu'est-ce qui sépare réellement les Wallons des Flamands ? Et qu'en pensent les principaux intéressés, ceux qui vivent sur la ligne de friction entre ces deux plaques tectoniques culturelles, ou qui l'ont traversée ? Reportage autour de ce que certains fantasment déjà comme une frontière.

Entre Hannut et Landen, la nationale 80 est d'une rectitude sans faille. Sous un pâle soleil d'automne, au gré d'un linéaire net, se succèdent vergers et hypermarchés, champs de maïs et maisons clif sur porte. Côté wallon, Hannut est un carrefour qui a dégénéré en petite ville tranquille et sans éclat. En face, Landen semble encore plus petite et rangée, mais peut se vanter de l'importance que lui confère sa gare, amarré obligé entre Bruxelles et Liège.

Sur la route nationale, la ligne de démarcation linguistique est fine, mais bien présente. Ici, pas d'affiche de marketing régional soulignant la bienvenue dans une contrée formidable. De part et d'autre, un panneau réglementaire signale le changement de province et de commune. Landen est le Brabant flamand d'un côté, Hannut et la province de Liège de l'autre. En direction de Landen, ces deux panneaux sont surmontés d'un grand lion noir, sobre et puissant, et d'une annonce lapidaire : « Vlaanderen ». Dans l'autre sens, nulle mention de l'arrivée en Wallonie. L'automobiliste apprend qu'il est le bienvenu sur la route juste vers l'Andenne — dans les deux langues s'il vous plaît. L'époque du « et pour les Flamands, la même chose » semble bien loin.



Mais la frontière linguistique s'incise aussi dans la maillerie : le revêtement de la route, pourtant « nationale », change abruptement à l'endroit exact où sont plantés les panneaux. Côté flamand, on a opté pour un bitume maculé de petits cailloux blancs, très séché. Chez les Wallons, c'est la sobriété d'un macadam gris foncé un qui a été retenue. C'est sur la ligne formée par ces deux revêtements qu'on passe du néerlandais au français, ou de la culture germanique à la culture latine. Ou encore de la rigueur nordique à la fantaisie méditerranéenne. Pourtant, à part la route, rien ne semble à première vue distinguer un côté de l'autre, au point de justifier tous les désirs centrifuges qui font le quotidien de l'actualité politique de ce petit pays. Les freins blancs

de la piste cyclable, par exemple, ignorent superbement la frontière et se poursuivent avec fluidité, sans l'ombre d'un accident. Sauf que.



Place au vélo

Sauf qu'à y regarder de plus près, cette piste cyclable n'est qu'un cache-misère, côté wallon. Alors qu'à Landen, elle mène tous les axes routiers suffisamment larges pour lui offrir une petite place. En sens inverse, elle s'arrête abruptement au tout premier rond point aux portes de Hannut, pour ne plus reparaitre.

C'est que les Wallons ne font pas dans la piste cyclable. Pour eux, le vélo, c'est un sport ou un loisir, pas un moyen de se déplacer. « La Wallonie commence seulement à prendre conscience de l'enjeu du vélo en tant que transport », m'explique Hervé Jansz, bourgmestre de Hannut depuis 18 ans, qui me reçoit dans son bureau de l'hôtel de ville. Au mur, des photos de lui, avec quelques ornées en moins, tour à tour avec la reine Fabiola, la princesse Astrid et le roi Albert. « Cela dit, il y a une réalité objective — même si elle ne se vérifie pas à Hannut — qui est celle du réel : la Wallonie est beaucoup plus wallonne que la Flandre. Mais il y a aussi une différence culturelle. Je prends pour exemple une fille et un garçon, qui habitent dans un village entre Hannut et Landen, et qui sont allés à l'école à Landen, où le vélo est une évidence. Pour les deux dernières années de secondaire, elles sont revenues à Hannut. Elles viennent toujours en vélo, mais elles déposent leur engin ici à l'administration communale avant de continuer à pied jusqu'à l'école, pour ne pas être marquées du blâme. Ça montre combien nous avons encore du chemin à parcourir à cet égard. Apparemment, le vélo, c'est ringard. Mais il y a clairement une demande croissante, surtout de la part des nouveaux habitants de Hannut, pour un développement de ce moyen de transport ».



2006

Ayant emprunté la E11 à contresens, Kaplan quitte sa voiture dont les pneus sont crevés et se volatilise. On le croit réfugié dans un Brico. Quand la police donne l'assaut, Murat a disparu, ayant quitté les lieux à pied, probablement depuis plusieurs heures. Il ne sera repris que dix jours plus tard.



2008

Le 2 juillet 2008, Murat Kaplan sort de la prison de Nivelles... par la grande porte cette fois et est soumis à un régime de mise à l'épreuve de 7 ans et demi. À 46 ans, il semble fatigué de sa carrière de criminel. Et veut vivre une vie de famille avec sa femme et sa fille.

ALBERT, bûcheron à Tintange



ISAÏE GÉRIN
Photographe
PIERRE FOMÉ

Albert est forestier et élève des moutons avec Martine, sa femme. Albert est aussi bûcheron, élague les plantations d'épicéas, de douglas, taille les haies, éclaircit les futaies, abat les arbres foudroyés. Il fournit du bois de chauffe aux habitants de la région, mais aussi aux vacanciers et à quelques citadins. Leur élevage de moutons alimente la filière bio de plus en plus appréciée dans nos grandes surfaces et approvisionne aussi les communautés musulmanes au moment de l'Aïd El Kebir. Ces images témoignent de leur travail quotidien.



De gauche à droite: Illustration de Vincent Van Dyke, Jeff Koons, Rick M. Green, Mark Rothko, Lucien Kravitz

Monk & The Inked Project



C'est à l'occasion d'une virée au soleil de Californie que Monk, artiste belge, troque le traditionnel carnet de voyage contre une planche de skateboard en bambou. Il y grave un visage et l'habille de tatouages. Lui vient ainsi l'idée de demander à de « vrais » tatoueurs d'inventer des univers pour ses créations sur papier. En quelques mois, l'initiative a suscité un engouement international. Rencontre avec Monk, rassembleur de talents, et San, tatoueuse à mille lieues des clichés.

Gamin, Monk grimpaît aux arbres et dessinait partout, tout le temps. Son art et lui ont grandi à Bruxelles, où ils circulent à vélo, par pragmatisme. Monk, est, comme il se définit lui-même, un graphiste : graphiste le jour, peintre la nuit et les week-ends. Un de ses dadas : créer ses propres personnages en illustration et leur donner une personnalité par le biais des tatouages. De cet esprit sans cesse en mouvement est né un projet original : soumettre quatre dessins de personnages à la fois vierges, réalisés au pochoir sur support papier, à des tatoueurs du monde entier afin que

ceux-ci personnalisent ses personnages au gré de leur imagination. The Inked Project était né. Barcelone, San Francisco, La Paz, Helsingborg, Marseille, Koh Phangan, Santa Cruz... 63 artistes ont répondu à l'appel, dont quelques grands noms du monde du tatouage. L'expérience, qui a débuté à Bruxelles en septembre 2012 et qui tourne depuis en Europe dans les conventions de tatouage, est une clique vibrante. Les modèles originaux sont, pour la plupart, devenus micronovélites, habitués par une vie intérieure : la personnalité et le style propres à chaque

tatoueur. Le spectateur s'étonne de la multitude de styles, du sens du détail, du nombre de voyages auxquels il est invité. Les personnages de Monk ont vécu 63 histoires surprenantes sous la plume de tatoueurs, ravis de travailler sans fillet.

L'univers de San

En tout de fond, un bouddonisme qui rappelle la trace du dentiste : c'est l'aiguille de San qui tatoue. Elle aussi a posé son dermatographe sur les ossements de Monk. « Tout de suite été portée pour The Inked Project ; j'arme beaucoup le travail très recon-



DAVID VAN REYBROUCK

Portrait d'un inconnu accroupi dans la neige



ÉRIC DE MURCKE
Illustration
FRANÇOIS GOON

David Van Reybrouck défie les superlatifs. Ainsi, pour écrire Congo. Une histoire, il a travaillé sur son manuscrit entre quatre-vingts et cent heures par semaine pendant douze mois. Passons le nombre de cartouches d'encre et de rames de papier. Et les récompenses accumulées au fil du temps. Le risque : ne plus distinguer l'homme derrière l'œuvre. Seule solution : s'attaquer au monstre de papier et espérer pouvoir lui donner un visage.

C'est dit : David Van Reybrouck n'accorde plus d'entretien. Jure craché. Ma découverte de celui qui allait devenir l'intellectuel le plus courtisé du royaume de Belgique remonte à l'automne 2010. Commencé alors une époque étonnante où, sans cesse, le citoyen belge était sommé de s'occuper sur le sentiment que procurait une vie dans les limites étroites d'un pays sans gouvernement. Le complexe tournait inlassablement et il fallait bien tenter de relever le menton, même pour un peuple peu enclin aux élans patriotiques.

« La Belgique, ce petit pays coincé entre un verre d'eau et un bidon de gaz moutarde »

—
DIMITRI VERHULST

C'est à la faveur d'une gestion aléatoire des correspondances ferroviaires que je rencontrai Marc, archéologue et professeur à l'Université Libre de Bruxelles. À l'arrivée du train en gare de Sint-Joris-Woest (Vlaams-Brabant), nous enfourchâmes nos vélos pour passer la frontière linguistique et rentrer chez nous, à Nelken, célèbre notamment pour sa fête au cochon. Après quelques mètres passés côte à côte, Marc se détachait inopinément pour bientôt ne me laisser voir de lui que son dos, au loin, sur la route qui mène à Homme-Mille (Brabant wallon). Néanmoins, au cours de ces brefs échanges, nous échangâmes un jour David Van Reybrouck dont Marc avait aidé à superviser le mémoire de fin de licence en archéologie (un travail consacré à l'archéologie préhistorique et son apport pour la recherche sur les chasseurs-cueilleurs entre 1960 et 1990). À une occasion, je ne sais plus laquelle, Marc me refila un pavé de 700 pages intitulé Congo. Een geschiedenis. Du haut d'une étagère, Papa Etienne Nikasi, repris en couverture du

bouquin, m'observa pendant de longs mois, derrière ses grosses lunettes à verre épais, me rendant chaque jour un peu plus coupable.

Deux ans plus tard, ayant enfin lu Congo. Une histoire, me vint l'envie d'écrire le portrait de l'auteur. Je me tournai naturellement vers Marc. Il me promit son soutien et, sans faute, lui transmettrait ma demande. Départ en vacances. Deux semaines plus tard, sur une plage de Miami, mon Smartphone vibre sur ma serviette de bain.

De : Marc

5 janvier 2017
11:40

A : Eric

RE : Portrait de David Van Reybrouck

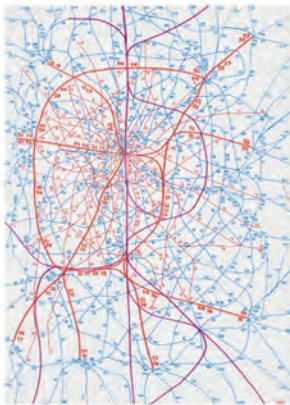
Cher Eric,

Je viens de recevoir une réponse de David. Malheureusement, il se sent vite et épuisé après les centaines d'interviews qu'il a données l'année passée, et je ne pourrais dans le monde, il veut se concentrer sur d'autres choses pour l'instant.

Avec toute mon amitié,

Marc

Oh non. Oh non. OH NON !



Feuille sur papier

JEROEN HOLLANDER

Cela fait vingt ans que Jeroen Hollander trace des villes imaginaires, structures organiques où s'entrelacent des centaines de lignes de tram, de métro et de bus. Avant de créer, il voyage en Belgique ou à l'étranger pour y étudier les transports en commun locaux. En 2010, Jeroen Hollander a gagné le prix de la Jeune Peinture Belge.



UNE FAMILLE DE PAYSANS VENUS DU HENAN POUR NETTOYER LES PARCS À PÉKIN :

« La surface cultivable de nos champs s'est à ce point rétrécie que nous ne pouvions plus en vivre. »

Quand ils ne font pas d'études supérieures, seul outil réel de promotion sociale, les enfants de paysans quittent les champs entre l'âge de 15 et 18 ans pour aller travailler dans les grandes villes comme travailleurs migrants. D'autres restent au village et ce sont les parents qui vont tenter leur chance ailleurs. « La plupart des jeunes Chinois veulent passer d'une Chine pauvre à une Chine riche, mais il manque un mécanisme de mobilité sociale », estime Wang Kun. « On se retrouve avec des cols blancs dans les métropoles et des cols bleus dans les banlieues et les villes de campagne. Malheureusement, les formations techniques ou professionnelles sont inexistantes ou assimilées à de l'échec scolaire. »

De plus en plus de travailleurs migrants gagnent les grandes métropoles pour des salaires décentes et changent fréquemment d'employeur pour gagner plus, mais le seul à franchir avant d'obtenir un niveau de vie décent est important. « La surface cultivable de nos champs s'est à ce point rétrécie que nous ne pouvions plus en vivre », témoigne un père de famille venu de la province du Henan avec sa femme, son fils, et depuis peu son père. « Le gouvernement nous a offert l'opportunité de nettoyer un parc à Pékin et quand notre espace de travail s'est agrandi, j'ai fait venir ma famille. » Tous salaires confondus, ils touchent 200 euros par mois et vivent à une dizaine dans le sous-sol d'un bâtiment du Sud du centre-ville. « C'est peu, mais ça reste plus que ce qu'on pouvait avoir dans notre village », conclut le vieil homme. « Tant que nous avons ce travail, on reste ici. »

Avec le développement du pays, les grandes métropoles restent privilégiées, mais les villes de deuxième et troisième catégories accueillent elles aussi de plus en plus de travailleurs mi-

grants. La concurrence est certes moins forte dans les villes de province, mais les opportunités sont aussi plus réduites et bien plus liées aux connexions personnelles. À tel point que ces dernières années, plusieurs groupes d'étudiants rentrés en province pour chercher du travail ont fini par revenir à Pékin, « ou, au moins, les règles sont claires. »

QU'IL 26 ANS, EMPLOYÉ D'UNE ENTREPRISE DE VIDÉOS EN LIGNE :

« Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille, mais mes proches n'arrêtent pas de me harceler à cause de mon célibat. »

Contrat de travail en poche, le combat continue : il faut trouver une femme, un appartement, gagner suffisamment d'argent pour s'occuper de sa famille et se fixer avant 30 ans. Mais cet idéal forgé par les générations précédentes est de moins en moins accessible. « C'est une course », regrette Wu Jiaojie, 23 ans, discrètement affublée dans un café du quartier universitaire de Pékin. « Les ressources sont à ce point limitées qu'elles créent un énorme sentiment d'insécurité au sein de la population. Si on ne travaille pas tout de suite, les entrepreneurs prennent quelqu'un d'autre. Ceux qui ne sont pas mariés avant 30 ans ne peuvent plus espérer faire les meilleurs alliances, et pour la plupart des garçons, il faut encore acheter un appartement. »

La vie en métropole coûte cher et les filles constituent une dette sans cesse qu'il faut entre le plus rapidement possible. Ici aussi, les parents sont directement impliqués et certains vont eux-mêmes poster des petites annonces dans les parcs pour dénicher une belle-fille, sans oser dire préciser leurs exigences. Une voiture, un Hukou, un appartement. Tout se négocie pour assurer l'avenir de la famille.

« On n'a pas le droit de rester célibataire », soupire Qi, 26 ans, qui vient de célébrer le Nouvel An chinois en famille et peine à masquer son angoisse. « Pendant toutes nos années d'études, on ne peut pas regarder les filles, et tout à coup, la question devient primordiale. Tout ce que je veux, moi, c'est qu'on me laisse tranquille parce que je n'arrête pas de



travailler et que je n'ai pas le temps de chercher une petite amie. Mais ma famille me harcèle... »

Pour compliquer encore la situation, beaucoup de filles exigent désormais un appartement de la part de leur futur conjoint. Peu l'admettent, mais toutes reconnaissent l'existence du problème qu'elles n'attribuent pas nécessairement à un excès de matérialisme. « On est toujours dans cette logique d'insécurité », insiste Fang, 21 ans, de Tianjin. « Louer un appartement en Chine est cher et beaucoup plus risqué qu'en Europe. Le propriétaire a le droit de vous expulser à tout moment pour n'importe quelle raison, et posséder

un logement est considéré comme la base d'une famille solide. Ce sont souvent les parents qui en font une exigence. » Ce que confirme Helena Zhu, l'employée mère de famille de Shanghai :

« Un homme qui loue un logement à Shanghai n'a aucune chance d'épouser une fille de la ville. Il trouvera peut-être une femme originaire de province qui a besoin d'un pied-à-terre, mais pas plus. L'amour est secondaire. »

Avec l'augmentation du coût de la vie, la faiblesse des salaires et l'explosion de la bulle immobilière dans les grandes villes, les jeunes propriétaires se font surtout rares. Certains parents investissent

124

il pleut

BD
Reportage BD

Le monde de la BD

125

Un appartement à Shanghai. Absolument.

Un couple de migrants chinois en train de visiter un appartement.

Coordination

**Directeur de la publication
et éditeur responsable :**

Olivier Hauglustaine

Rédactrice en chef :

Nathalie Cobbaut

Directeurs artistiques :

Alessandra Ghiringhelli
et Stéphane De Groef

Secrétaire de rédaction :

Julie Simon

Directeur photo :

Pierre Poivre

Conseiller spécial :

Benoît Grevisse

Responsable marketing

& communication :
Douglas Geddes

Maquette :

Alessandra Ghiringhelli

Relecture :

Compagnie de Lecteurs

et d'Auteurs (CLÉA) asbl

Webmaster :

Patrick Vandermaesen

Imprimeur :

Macfly - 2 bd. Carnot,

06130 Grasse, France

Ont collaboré à ce numéro :

Nicolas André

My Atlegrim

Bert

Nathalie Cobbaut

Louise Culot

Dans le ciel tout va bien

Valentin Dauchot

Bertrand Degreef

Éric De Muynck

Fanny Dreyer

Double Bob

Juan d'Oultremont

Charlotte Fillonneau

Jean-Luc Fonck

Valentine Gallardo

Loïc Gaume

Valérie Gillioz

François Godin

Isaline Greindl

Stéphanie Grosjean

Benoît Henken

Adrien Herda

Florian Huet

Pierre Jassogne

Nicolas Marsan

Thomas Mathieu

Sarah Mazzetti

Steve Michiels

Sarah Mulongo

Benoît Pirson

Pierre Poivre

Damien Roulette

Christophe Sempels

Stéphane Taquet

Olivier Taymans

Gaël Turine

www.24h01.be

e-mail : info@24h01.be

Siège social :

24h01 c/o Fondation Abeo

Rue de la Chapelle 1,

1450 Chastre, Belgique

ISSN : 2295-2896

N°01 - Octobre 2013

Prix par numéro : 17,50 euros